

malgré tout, d'une réunion céleste sans fin... Car, puisque je touche à ce mystère et à cette conséquence de mon esprit, je vais dire ici en passant que ma mère est la seule au monde de qui je n'ai pas le sentiment que la mort me séparera pour jamais. Avec d'autres créatures humaines, que j'ai adoré de tout mon cœur, de toute mon âme, j'ai essayé ardemment d'imaginer un après quelconque, un lendemain quelque part ailleurs, je ne sais pas quoi d'immatériel ne devant pas finir ; mais non, rien, je n'ai pas pu—et toujours j'ai eu horriblement conscience du néant des néants, de la poussière des poussières. Tandis que, pour ma mère, j'ai presque gardé intactes mes croyances d'autrefois. Il me semble encore que, quand j'aurai fini de jouer en ce monde mon bout de rôle misérable ; fini de courir, par tous les chemins non battus, après l'impossible ; fini d'amuser les gens avec mes fatigues et mes angoisses, j'irai me reposer quelque part où ma mère, qui m'aura devancé, me recevra ; et ce sourire de sereine confiance, qu'elle a maintenant, sera devenu alors un sourire de triomphante certitude. Il est vrai, je ne vois pas bien ce que sera ce lieu vague qui m'apparaît comme une pâle vision grise, et les mots, si incertains et flottants qu'ils soient, donnent encore une forme trop précise à ces conceptions de rêve. Et même (c'est bien enfantin ce que je vais vous dire là, je le sais), et même, dans ce lieu, je me représente ma mère ayant conservé son aspect de la terre, ses chères boucles blanches, et les lignes droites de son profil, que les années m'abîment peu à peu, mais que j'admire encore. La pensée que le visage de ma mère pourrait un jour disparaître à mes yeux pour jamais, qu'il ne serait qu'une combinaison d'éléments susceptibles de se désagréger et de se perdre sans retour dans l'abîme universel, cette pensée, non seulement me fait saigner le cœur, mais aussi me révolte, comme inadmissible et monstrueuse. Oh ! non, j'ai le sentiment qu'il y a dans ce visage pâle quelque chose d'à part que la mort ne touchera pas. Et mon amour pour ma mère, qui a été le seul stable des amours de ma vie, est d'ailleurs si affranchi de tout lien matériel, qu'il me donne presque confiance, à lui seul, en une indestructible chose, qui serait l'âme ; et il me rend encore, par instant, une sorte de dernier et inexplicable espoir...

Je ne comprends pas très bien pourquoi cette apparition de ma mère auprès de mon petit lit de malade, ce matin, m'a tant frappé, puisqu'elle était presque constamment avec moi. Il y a là encore des dessous très mystérieux ; c'est comme si, à ce moment particulier, elle m'avait été révélée pour la première fois de ma vie.

Et pour quoi, parmi mes jouets d'enfants conservés, ce pot à l'eau de poupée a-t-il pris, sans que je le veuille, une valeur privilégiée, une importance de relique ? Tellement qu'il m'est arrivé, au loin, sur mer, à des heures de danger, d'y repenser avec attendrissement, et de le revoir, à la place qu'il occupe depuis des années, dans une certaine petite armoire jamais ouverte, parmi d'autres débris ; tellement que s'il disparaissait, il me manquerait une amulette que rien ne me remplacerait plus.

Et ce pauvre châle de barège lilas, reconnu dernièrement parmi des vieilleries qu'on voulait donner à des mendiants, pourquoi l'ai-je fait mettre de côté comme objet précieux ?... Dans sa couleur, aujourd'hui fanée, dans ses petits bouquets rococo d'un dessin indien, je retrouve encore comme une protection bienfaisante et un sourire, je crois même que j'y retrouve du calme, de la confiance douce, presque de la foi ; il s'en échappe pour moi toute une émanation de ma mère enfin, mêlée peut-être aussi à un regret mélancolique pour ces matins de mai d'autrefois qui étaient plus lumineux que ceux de nos jours...

En vérité, je crains qu'il ne paraisse bien ennuyeux à beaucoup de gens ce livre—le plus intime d'ailleurs que j'aie jamais écrit.

En le notant, au milieu de ces calmes des veillées qui sont favorables aux souvenirs, j'ai constamment présente à ma pensée l'exquise reine à laquelle j'ai voulu le dédier : c'est comme une longue lettre que je lui adresserais, avec la certitude d'être compris jusqu'au bout, et compris même au delà, dans ces dessous profonds que les mots n'expriment pas.

Peut-être comprendront-ils aussi, mes amis inconnus, qui me suivent avec une bonne sympathie lointaine. Et du reste tous les hommes qui chérissent ou qui ont chéri leur mère ne souriront pas des choses enfantines que je viens de dire, j'en suis très sûr.

Mais, pour tant d'autres auxquels un pareil amour est étranger, ce chapitre semblera certainement bien ridicule.

Ils ne s'imaginent pas, ceux-ci en échange de leur haussement d'épaules, tout le dédain que je leur offre.

PIERRE LOTI.

AU PARC SOHMER

—Où irons-nous ce soir ? me demanda M. G..., mon beau frère, vendredi dernier, le 11 juillet.

—Si vous le voulez bien, allons faire un tour au Parc Sohmer, répondis-je.

J'étais en visite chez M. G... depuis quelques jours. J'avais déjà visité les endroits les plus intéressants de Montréal et comme j'avais ouï parler de ce parc, il me fallait satisfaire ma curiosité sur ce point.

A huit heures, nous arrivions au parc. Nous prenons nos billets et nous entrons. Il y avait déjà beaucoup de monde. Le programme commençait à notre arrivée, aussi, nous nous hâtâmes de prendre nos places.

Après avoir donné pendant quelque temps, toute mon attention à la musique que l'on jouait, je jetai la vue autour de moi pour voir comment était disposé le parc, pour examiner l'auditoire, etc., etc.

Un jeune homme, qui occupait un siège presque vis-à-vis le mien, attira d'abord mon attention. Il cherchait quelqu'un, évidemment. Il ne pouvait se tenir tranquille une seule minute ; il se penchait en avant, se tournait en arrière pour regarder, et parfois se levait debout. Tout à coup il se leva et partit pressé, pour revenir quelques instants après accompagnant une jeune demoiselle. Ils s'assirent tout près l'un de l'autre, et se confièrent de bien douces choses, car je les vis plusieurs fois se sourire et se regarder avec amour. Leur visite était sans doute préméditée. J'étais content pour lui qu'il l'eût trouvée, et je les regardais avec plaisir, me rappelant de doux souvenirs.

Je fus désagréablement interrompu dans mes douces rêveries du temps passé, par une forte aspiration de fumée de tabac.

—Que veut dire ceci ? me demandai-je, fume-t-on ici, là où il y a tant de dames et de demoiselles ? Je regarde autour de moi, et de droite, de gauche, d'en avant, d'en arrière, de partout enfin s'élèvent de petits nuages de fumée, et la brise soufflant de mon côté, m'apporta cette fumée qui m'entra dans le nez et la bouche, m'étouffant presque et me tira de mes rêves.

J'étais vexé !

Pendant quelques instants je me livrai à de sévères réflexions sur les autorités du parc qui permettait cet état de choses.

—Puisque sur les chars urbains l'on relègue à l'arrière-banc les fumeurs, pourquoi n'appliquerait-on pas cette règle ici ? me disais-je, car elle a du bon.

Je conçois qu'après la chaleur du jour, par un soir frais, c'est très agréable (pour un fumeur) de pouvoir écouter une musique ravissante, regarder de jolies femmes, et de tirer une touche, mais il devrait y avoir de l'ordre en tout.

—J'en parlerai dans le MONDE ILLUSTRÉ, me dis-je, et alors, l'on prendra peut-être des mesures pour obvier à cet inconvénient.

N. DURAND.

Ottawa, juillet 1890.

Notes d'album :

Si tous les gens naissaient coiffés, à quoi serviraient les coiffeurs ?

Il en est des chagrins comme des testaments : le dernier annule tous les autres.

Souvent une calomnie suscite des réflexions qui éloignent injustement un ami.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Madame Vve Morin (\$10.00), 211, rue Amherst ; Napoléon Houle (\$4.00), 258, rue Rivard ; Louis S. Bissonnette, 68, rue Berri ; J.-O.-R. Chevigny, 763, rue Berri ; J.-O. Mercier, 277, rue St-Constant ; A. Dubord et Cie, 227, rue St-Paul ; V. St-Hilaire, 111, rue Iberville ; Ed. Fournier, 48, rue St-Constant ; Dame Joseph Bernier, 112, rue Montcalm ; Isaac Hogue, 32, rue Labelle ; Alexandre Lapointe, 257, rue Panet ; Michel Lescarbeau, 415, rue Amherst ; Delle O. Terrien, 259, rue Logan ; J.-A. Chabot, Cour de Circuit ; Ls. Siméon, 13, rue Vitre ; Henri Audet, 164, rue Champlain ; J.-B. Vandellac, 263, rue Plessis ; Delle E. Lemay, 21, rue Campeau ; Joseph Martin, 18, rue Papineau ; H. Howison, 44, rue Lacroix ; Stanislas Scott, 248, rue St-André ; Delle V. Hogue, 259, rue St-Dominique ; E. Maranda, 182, rue St-Denis ; Louis Larose, 2, ruelle St-Léon.

Québec.—Narcisse Béchard, comptable de la maison Hall & Price (\$50.00), 21, rue Réal ; François Pelletier, 72, rue Jacques-Cartier, St-Sauveur ; Dlle Ausailla Leclerc, 2, rue Robitaille, faubourg St-Jean ; Augustin Alary, 109, rue Grant ; Joseph Godbout, 239, rue Prince-Edouard ; Georges Ardouin, 134, rue Richardson ; Napoléon Honey, 95, rue Arago, St-Roch ; Odilon Grenier, 402, rue St-Valier.

St-Hyacinthe.—A. Coté ; J.-N. Cadotte fils (\$3.00).

St-Anne de Bellevue.—J.-Ls. Michaud.

Longueuil.—R.-T. Dumoulin.

Somersel.—Revd M.-A. Boissinot (\$5.00).

Montmagny.—Raoul Renault.

Stanford.—Revd M. S. Désaulniers.

Waterloo.—Napoléon Beaudry.

Ottawa.—Joseph Lefebvre, 127, rue Water.

St-Henri de Montréal.—Clément Lafleur, 117, rue St-Augustin ; Olivier Lemieux, 49, rue Bourget.

Sherbrooke.—C. Boudreau.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu SAMEDI, le 2 AOÛT, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre

“ Le travail est noble et saint.” L'homme et la femme qui vivent de leur travail ont une indépendance qu'aucun fainéant ne pourra jamais posséder. Celui qui peut gagner lui-même sa vie, par la force de ses muscles et de son cerveau, occupe une place bien plus élevée que le mortel inutile qui dépend, pour subsister, du travail des autres. C'est le travail qui accoplit toutes les merveilles du siècle. On devrait l'aimer, l'encourager et faire tout le possible pour améliorer la condition du travailleur. Il a été ordonné par le Créateur pour des fins sages et bienfaisantes et paralysée soit la main profane qui ose se lever contre lui. Jehovah est du côté du travail et il faut résister à tous les empiètements des partisans du monopole et tourner le dos à ces potentats de l'argent. Le travail ne doit pas être opprimé, mais il doit rester en possession de ce qui lui appartient.

ATTENTION

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Compagnie de la Loterie de la Louisiane, qui d'après la décision de la Cour Supérieure des Etats-Unis, est un contrat que l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet état, n'expire que le premier janvier 1895. La législation de la Louisiane qui a été prorogée le 10 juillet cette année, a ordonné qu'en 1892 on soumettra au vote populaire un amendement à la constitution destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

SOMMAIRE DU No 22 DU “ST-NICOLAS”

Au temps de Guillaume Tell (Eudoxie Dupuis).—Tout petits (Marte Bertin).—Juillet (Emil Causé).—Tribulations de deux Savants (S.-E. Robert).—La vieille Poupée (Ch. Aubert).—Boîte aux Lettres.—Tirelire aux Devinettes.

Illustrations par J. Wagrez. S. Barnes Emil Causé, Vierge, Gaillard, etc., etc.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie. Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris. Abonnements : Un an 20 fr. ; six mois 11 fr.